

# Le blog de Fabien Ribery

## peine, Georges Bataille, Mathilde Girard, Léa Bismuth, et quelques autres

Publié par FABIENRIBERY le 15 JUIN 2019



22

GEORGES TONY STOLL DROITE / GAUCHE



23

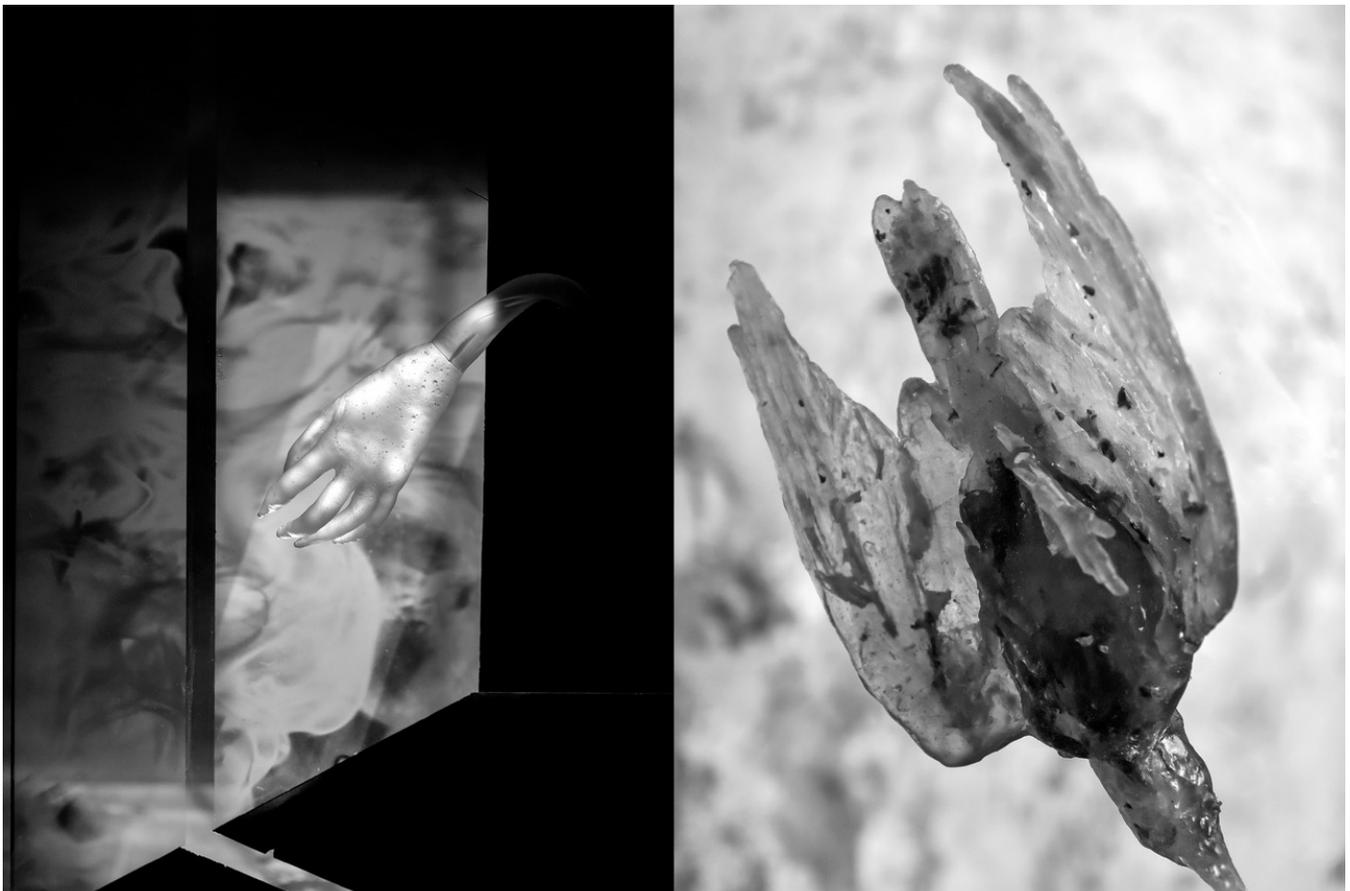
© Georges Tony Stoll

## Le blog de Fabien Ribery

Ce sont des guest-stars de la pensée critique et sensible, de grands artistes, des plasticiens, des photographes, des écrivains, qui ont participé à un projet remarquable élaboré pendant trois ans à Labanque de Béthune (62) autour de la possibilité d'un usage contemporain des concepts majeurs de Georges Bataille.

L'historienne de l'art et commissaire d'exposition Léa Bismuth en était le chef d'orchestre, dont la musique est aujourd'hui restituée dans un ouvrage publié par Filigranes Editions, *La Besogne des images*, dont on peut considérer qu'il constitue la prédelle de son exposition polyptique, *La Traversée des inquiétudes* déclinée en trois panneaux, dont on ne se demandera pas s'il s'agit des trois vertus théologiques remaniées, *Dépenses*, *Intériorités* et *Vertiges* – ou les nouvelles aventures de *L'Expérience intérieure*, *La Part maudite*, *Histoire de l'œil*.

Dans sa revue *Documents*, Bataille écrivait qu'« un dictionnaire commencerait à partir du moment où il ne donnerait pas le sens mais les besognes des mots. »



# Le blog de Fabien Ribery

La connotation sexuelle du mot besogne, si souvent goûté par Frédéric Dard, convient au principe de dessillement, pour ne pas oublier d'où nous venons et ce qui nous exténue, ni les nuits d'insomnie (Léa Bismuth) à creuser quoi qu'il en coûte son sillon (son *Terrier?*).

Allons-y donc pour le partage de la besogne, autre nom du sensible au travail.

Tout commence – et se conclut – par l'œuvre de Georges Tony Stoll, qui s'enchanté du pouvoir de fiction d'images conçues comme des ouvertures d'imaginaire, des performances, des dérèglements, ou même des exercices spirituels.

GEORGES DIDI-HUBERMAN RIO DE JANEIRO



54

GEORGES DIDI-HUBERMAN IMAGES TERRE À TERRE

un lieu dont pourrait se prévaloir le supposé autochtone, l'habitant du lieu. Un lieu d'où, en tant que propriétaire, il se sentirait légitimé à exclure tous les étrangers de passage, juifs ou tsiganes par exemple. Voilà pourquoi Heidegger fut tellement déçu par son séjour en Grèce : rien ou presque – sauf Délos, île vierge de toute population, donc de toute impureté – ne correspondait pour lui à cette « racine grecque » qu'il disait perdue, tout simplement parce qu'il ne parvenait pas à en déchiffrer les prolongements dans le teint basané, sans doute pas assez « pentélique » à ses yeux, des Grecs du présent.

Mais, dans une ville comme Rio de Janeiro où pratiquement chaque personne a une couleur de peau différente, où la migration et l'esclavage constituent des données anthropologiques et historiques de base, les choses heureusement ne peuvent pas se poser comme Heidegger voulut le faire avec l'Allemagne ou la Grèce. Ici on ne va pas à la racine : ce sont les racines qui deviennent lianes dansantes, troncs excentriques, branches innombrables, ramures obsidionales, et qui viennent à nous, courent de partout, nous prennent dans leurs nœuds rythmiques. Comme ces « tourbillons » dont Walter Benjamin aura proposé le modèle – alternatif à celui de Heidegger – pour une notion philosophique de l'origine, de l'*Ursprung*. Ma promenade m'éclaire alors, souvenir des « tourbillons » aidant, sur le fait que les racines n'ont pas à se prévaloir d'une autorité ou authenticité fictives de pur passé, mais *apparaissent au présent* comme les perturbations fonctionnelles ou morphologiques du sol où je marche : perturbations nécessaires à la vie de l'arbre, elles cheminent donc à différentes strates de la terre et en différents territoires qui environnent le tronc. La « radicalité » des racines, ce serait justement qu'elles sont *là* et non pas *au-delà*, juste sous nos pas, tout autour de nous, et non pas dans le ciel des idées, et pas plus au fond archétypique de quelque source « véritable » ou antiquité « inaccessible ».

De l'inaccessible il y en a, bien sûr. Les racines, nous ne pouvons jamais les voir tout à fait, les saisir – maîtriser leur logique – ou les tenir entièrement entre nos mains. Elles sont faites de latences, d'oublis, de destructions, d'intermittences (le mot d'Aby Warburg pour cela était *Leitfossil*, mélange des mots « fossile » et « leitmotiv »). Mais leur *invisibilité* sous terre ne devrait pas avoir plus de prestige que leurs *apparitions* lacunaires quand elles surgissent en travers du chemin ou parmi la végétation de surface, formant ces innombrables

55

© Georges Didi-Huberman

## Le blog de Fabien Ribery

qui se montrent comme dans une foire, qui exhibent leurs nouveaux particularismes et les offrent aux regards en vue de dérouter tout ce que le savoir permet comme assurance. »

Chez les plasticiens Pia Rondé & Fabien Saleil, des cadavres d'animaux, qui ont parfois la tête à l'envers, reposent au fond de l'œil. Ils sont notre part d'immémorial, nos frères, nos mains arrachées par la violence de l'Histoire.

Faut-il préférer les radicales au radical mortifère ? Dans une rêverie superbe sur la fécondité des racines et la puissance, amoureuse, de la forêt, Georges Didi-Huberman fait danser sur le fil Glauber Rocha et Pier Paolo Pasolini, jouant Rio de Janeiro contre Délos (Heidegger), le multiple insaisissable contre la pureté de l'enracinement originel. Les « phasmes géants » contre le temple blanc. La révolution sera réticulaire, « attentive à la jungle du temps », ou ne sera pas : « Être radical, ne serait-ce pas, tout simplement, savoir changer de radical ? »



CYRIL NEYRAT

PENSER LE COUTEAU À LA MAIN

«[...] à la croisée des chemins du couteau et de la parole.»  
Marcel Détienne, *Apollon le couteau à la main.*

« Il y a les cinq doigts, les cinq sens, les cinq parties du monde. Oui, les cinq doigts de la fée. Et tous ensemble ils composent la main. Et la vraie condition de l'homme, c'est de penser avec ses mains. » Ces phrases, les premières du *Livre d'image*, sont prononcées par Godard sur un extrait de *King Lear* : deux mains qui, posées sur une table de montage, attachent deux morceaux de pellicule avec une épingle à nourrice. La lumière exalte les gestes, magnifie le mouvement. Le plan ne saurait être plus clair : le montage n'est pas une opération technique, c'est l'action humaine de penser avec les mains.

Suit la reprise modifiée d'un fragment de l'épisode 1B d'*Histoire(s) du cinéma* : trois gros plans sur une ou plusieurs mains, trois gestes rendus mystérieux par le recadrage qui arrache les mains aux corps, les gestes aux contextes. Sur ces plans s'inscrivent successivement ces mots : « L'image / viendra / oh ! temps ». Puis c'est le fameux gros plan du *Chien andalou* : une lame de rasoir approchée d'un œil tenu grand ouvert. Dans le montage d'origine, en 1988, Godard y imprimait la totalité de la phrase amorcée et décomposée sur les plans précédents : « L'image viendra oh ! temps de la résurrection. »

Peu après l'achèvement des épisodes 1A et 1B d'*Histoire(s) du cinéma*, leur auteur donnait à la Femis une conférence sur le montage : « Je ne suis pas chrétien, disait-il, mais quand je lis dans saint Paul que l'image viendra au temps de la résurrection... eh bien, après trente ans de montage, je commence à comprendre. Pour moi, le montage est la résurrection de la vie. Le tournage n'est pas cette période de

# Le blog de Fabien Ribery

Photogramme du film *Le Livre d'image*, de Jean-Luc Godard

Un livre et une exposition se montent, c'est une histoire de regards, de tremblements affirmatifs dans la culture, de mains tenant les ciseaux pour recomposer le temps, l'espace, l'ensemble de la signifiante.

Contre « la mise à mort de la vie », l'éditeur et critique Cyril Neyrat pense avec Godard sa rédemption par les voies du montage, qui feront du couteau sanglant de l'équarisseur mécanisé un effet de sacrifice. Du boucher scarificateur au scarificateur restituant aux images leur feu de vérité, de justice et d'impossible.

Ainsi les chercheurs de poux dans un montage de Michel Leiris pour *Documents*, analysé par Muriel Pic, à qui le sang des bêtes/des hommes n'est pas indifférent : « Elias Canetti, dans son ouvrage *Masse et puissance*, estime que pour vaincre notre phobie élémentaire du contact avec l'inconnu il faut se plonger dans la foule. La peur s'inverse alors en son contraire : l'enthousiasme et la joie du toucher, le bonheur d'être en contact, malgré le risque et pour le désir, exposé aux poux, aux contagions, aux armes. *Tact-tact-tact* : contact. Ni des balles de l'amour nous ne serons protégés. »

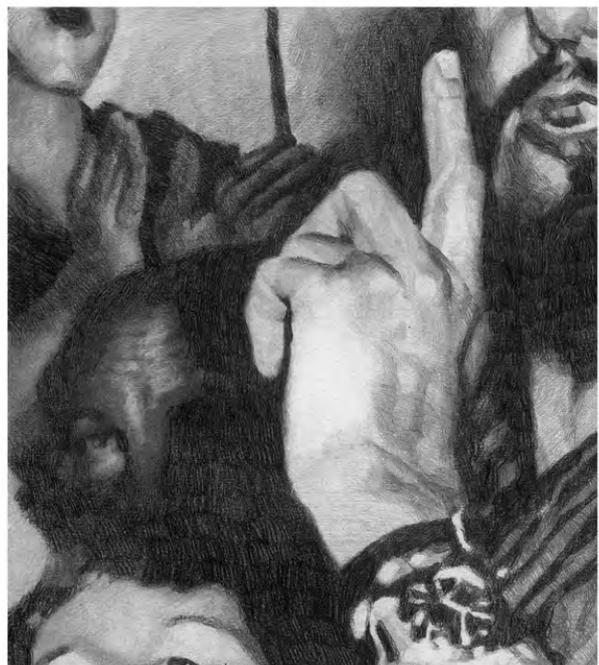
JÉRÔME ZONDER

LES FRUITS DE L'HISTOIRE



JÉRÔME ZONDER

LES FRUITS DE L'HISTOIRE



# Le blog de Fabien Ribery

84

85

Jérôme Zonder © ADAGP, Paris 2019

Apparaît chez le peintre et dessinateur Jérôme Zonder tout un théâtre de mains, de plis de phalanges et de paupières étirée, d'yeux très ouverts et de tissus de grilles, que décrit ainsi le psychanalyste Cyrille Noirjean : « Le travail des mains travaillant ravit la pensée à la seule tête. La structure de leur production est la même que celle du rêve : collage qui fait valoir la faille par le voisinage, révélant le hiatus qui rompt la coulée tranquille de leur signification. »

Merveille douloureuse d'un tissu d'images tramées par Antoine d'Agata, que la philosophe Mehdi Belhaj Kacem présente selon ce qu'il appelle, dans une intervention déjà donnée au Silencio (Paris), « la politique de la pulsion de mort », notion mécomprise, considérée ainsi : « La pulsion de mort c'est ça : c'est une manière [humaine] d'y faire avec cette impasse qu'est la vie animale. »

Davantage bataillienne que freudienne, l'œuvre d'Antoine d'Agata est « amplification des intensités instinctuelles », dépense de la vie jusque dans la mort, qui est une dépense de la mort jusque dans la vie absolue.



# Le blog de Fabien Ribery



© Antoine d'Agata / courtesy Les filles du calvaire

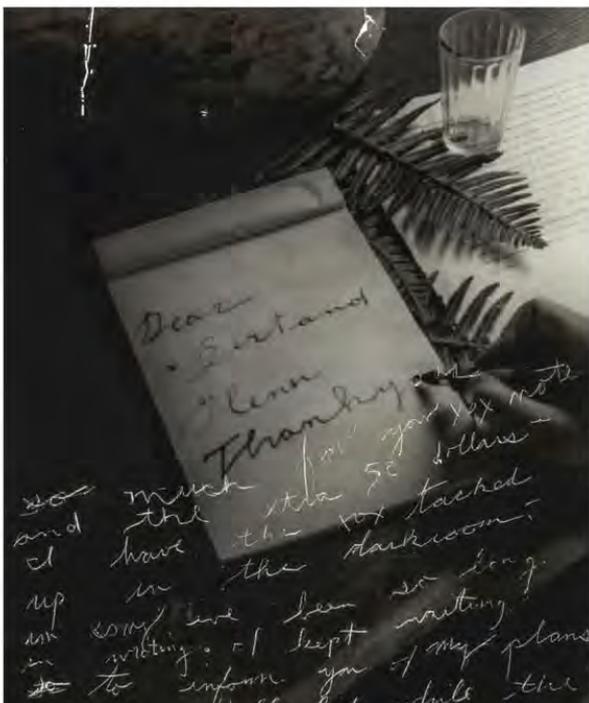
D'Agata ne feint pas d'oublier que le crime est l'autre nom de l'humaine condition, dont le geste héroïque est de le regarder en face, comme Persée la Gorgone.

Le peintre Peter Weiss questionne quant à la lui la différence homme -animal, au prisme du travail des images, dont la bête se fiche comme d'une transparence.

Contre les images, l'écrivain Gaëlle Obliégly rétablit la puissance des visions : « Les visions, c'est tout à fait autre chose que les images, elles n'ont pas de titre, elles ne s'inscrivent pas dans un réseau de références, elles n'ont pas d'auteur, et surtout je suis la seule à les voir. A les subir, devrais-je dire. Aucune des visions ne peut être sollicitée. Elles apparaissent au gré de formules. »

FRANCESCA WOODMAN

UNTITLED (THANK YOU LETTER)



BERTRAND SCHEFER

L'ADRESSE

L'écriture se décolle de la photographie, passe à la surface et l'entame, la déchire. Le stylo glisse tranquillement sur le papier dans l'espace photographique, mais au-dehors son mouvement le transperce. La main poursuit dans l'extrême limite du support la phrase laissée en suspens, juste avant le vide d'image. L'écriture est comme arrachée au fond de l'image mais le geste d'écrire attache encore les deux espaces : on le voit quitter la photographie, sans parvenir à s'en séparer pourtant. J'écris sur une image.

Cette image est une lettre, longtemps différée et finalement adressée. Elle dit – je lis :

*Cher  
Bertrand  
Glenn  
merci  
beaucoup pour votre mot affectueux  
et les 50 dollars - j'ai punaisé le mot  
dans la chambre noire -*

# Le blog de Fabien Ribery

170

171

Francesca Woodman, *Untitled (Thank You Letter)*, 1980. Tirage unique découvert en octobre 2017 au cours d'une vente chez Sotheby's New York, lot 224. Droits réservés.

Un père se meurt, qui a caché une grande partie de sa vie des images pornographiques dans sa besace de chasse (texte de Pierre Creton) : c'est le sacre du caché, l'emboîtement net des sexes jusqu'aux frissons qui dénouent l'édifice des tensions.

Sacre du sexe gay sans capote dans l'œuvre du britannique Liam Cole, « dans une forme de mise en scène du quotidien pédé d'Europe », dans un article de Luc Chessel citant le livre de Klaus Theweleit, *Fantasmâlgories* (1997, traduction à L'Arche éditeur en 2015), qu'au paradis des corps en gloire Mathieu Riboulet relira peut-être : « Ce qui est véritablement arrivé au corps des humains, ce qu'ils ont ressenti, n'a jusqu'à présent pas intéressé l'historien ; seulement, tant qu'on ne se sera pas penché sur la reconstitution historique de notre corps, nous resterons toujours étrangers à nous-mêmes, comme envoûtés, habités par des esprits, nature soumise, nous serons incapables de ressentir les corps des autres comme égaux, incapables de faire l'expérience physique (et pas seulement sexuelle) du communisme... Il s'agit d'abord de découvrir ces chemins de traverse (passant par les corps humains) comme la voie menant à l'expérience et la connaissance du véritable destin du corps européen clivé en enfant et en adulte, en sexes, en classes et en lui-même. (Tant que ça ne sera pas fait, on ne pourra pas parler adéquatement de l'histoire humaine européenne.) »

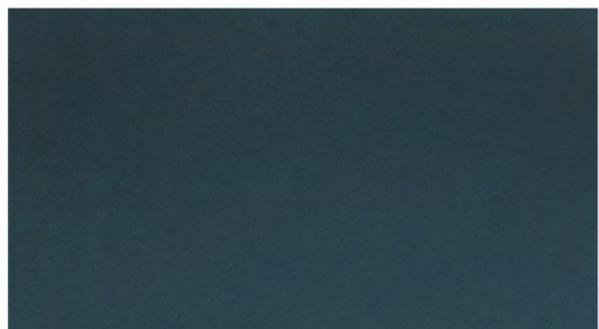
CLAIRE CHESNIER

JOURS

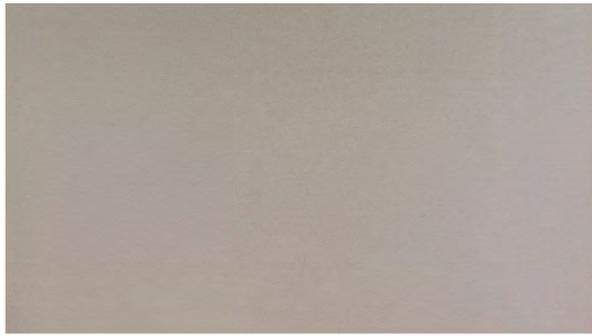


CLAIRE CHESNIER

JOURS



# Le blog de Fabien Ribery



212



213

Claire Chesnier © ADAGP, Paris 2019

Filmer/photographier les sexes, filmer/photographier l'amour, l'échange de regard, la délicatesse des gestes, l'émotion levée par tous les détails : « Il n'y que des images adultes, analyse Mathilde Girard. Des images, des photographies, qui arrivent aux yeux des enfants avec la marque d'une intention, d'un charme qui concernent les adultes entre eux, auxquels les enfants ne peuvent rien mais qu'ils ressentent. Pour ça peut-être les adultes attendent que les enfants soient assez grands pour leur montrer ces images encore imprégnées de désir – du simple fait d'avoir voulu enregistrer un instant qui valait un peu plus que les autres. »

« Que devient-on, poursuit l'écrivain Bertrand Schefer à partir d'une photographie d'une lettre prise par Francesca Woodman, une fois fixé sur le papier, qu'advient-il de nous dans le néant de l'image, dans l'étroite et désespérante limite de l'espace photographique? Un corps qui cherche une issue. »

Inventer comme Bataille ou Guyotat « la contre-langue » (Michel Surya), la contre-image (Anne-Lise Broyer aux lisières de l'effroi, du sublime, du terrible), le contre-rire-des-assassins (Yannick Haenel), le contre-jour (Claire Chesnier).

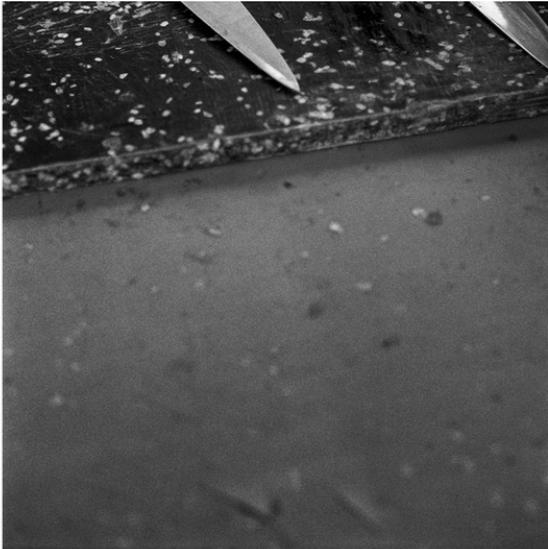
ANNE-LISE BROYER

VALPARAISO



IMAGES À PARTIR  
 à réa l'écrit : parce qu'elle contient tout sur film...

# Le blog de Fabien Ribery



— Gare de Saint-Nom-la-Bretteche  
(introductions concernant la rencontre du 10 octobre 1938  
+ Interdits de la forêt de *Acéphale*) *L'homme sans tête*  
→ *un personnage à offrir en scène.*

— Saint-Germain-en-Laye, 59 bis rue de Mareil, maison de Georges Bataille  
(maison du peintre Maurice Denis avant l'acquisition du Prieuré tout proche).  
Mort de Laure dans cette maison, le 7 novembre 1938.

Laure avait surnommé cette maison *La Nonne*, sans doute à cause de son toit  
en forme de coiffe.

*LA ROSE* *la rose : motif à filer dans toute la série*

Bataille  
« Pendant l'agonie de Laure, je trouvai dans le jardin alors délabré, au milieu des  
feuilles mortes et des plantes fétides, une des plus jolies fleurs que j'ai vue: une rose  
couleur d'automne, à peine ouverte. »  
Laure avant de mourir: « Elle est ravissante. »

— Fourqueux, Tombe de Laure  
*un simple buisson de buis*

*Célette Peignot = Laure = sa famille*  
choisir une police de caractère appartenant au catalogue typographique  
de la fonderie Peignot

190

Anne-Lise Broyer © ADAGP, Paris 2019

« La besogne des besognes consisterait, écrit Jean-Luc Nancy en lecteur et ami de Jacques Derrida, à parcourir longuement, lourdement, les ramifications, les fractales, les boucles, sens giratoires et impasses enchevêtrées de l'écheveau indémêlable du langage. »

La besogne des besognes des images conduit au point où la lumière s'absente, persiste en s'absentant, offre une ultime parade, qui est celle du matin du monde, ou d'une construction traversant le temps, comme dans les photographie de Juliette Agnel – planètes *Nocturnes*.



## Le blog de Fabien Ribery



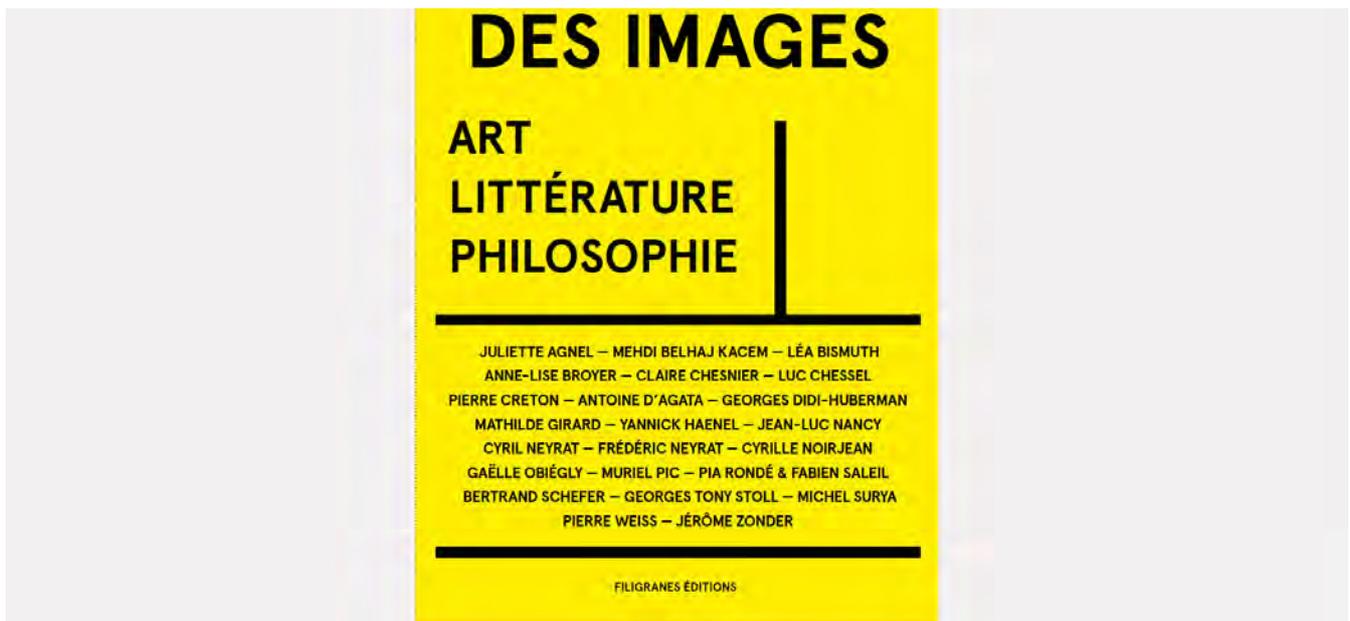
© Juliette Agnel / courtesy Galerie Françoise Paviot

Dans un texte de nature électro-magnéto-fantomatique, le philosophe Frédéric Neyrat médite le miracle du trait de lumière dans la « nuit noire sans fin » (Trinh Xuan Thuan), qui désigne ainsi la position du spectateur, et même tout son effort : « Ce n'est pas que nous croyons encore, comme le soutenait Nietzsche, en l'ombre laissée par le départ des dieux, c'est plutôt que nous n'avons pas encore su voir dans le plus noir de l'ombre miroiter une infinité d'étoiles. »

Besogner la Terre-mère – Lacan, de son temps : « le/père/est/celui/qui/besogne /la/mère » -, et surtout les images.

Oui, qu'elles nous besognent.

## Le blog de Fabien Ribery



*La besogne des images*, ouvrage collectif sous la direction de Léa Bismuth et Mathilde Girard, textes et œuvres de Juliette Agnel, Mehdi Belhaj Kacem, Léa Bismuth, Anne-Lise Broyer, Claire Chesnier, Luc Chessel, Pierre Creton, Antoine d'Agata, Georges Didi-Huberman, Mathilde Girard, Yannick Haenel, Jean-Luc Nancy, Cyril Neyrat, Frédéric Neyrat, Cyrilles Noirjean, Gaëlle Obliégly, Muriel Pic, Pia Rondé & Fabien Saleil, Bertrand Schefer, Georges Tony Stoll, Michel Surya, Pierre Weiss, Jérôme Zonder, Filigranes Editions, 2019, 274 pages

[Filigranes Editions](#)

## **Le blog de Fabien Ribery**

**On voudrait tout mettre dans un livre. Faire quelque chose du chaos du présent. Nécessité, labeur, labour, tâche soucieuse qui roule d'âge en âge. Des images chuchotent à nos oreilles. Certaines ont une force d'impact, d'autres restent en travail. À partir d'elles, une forme inassignable s'annonce. Une écriture. Une affaire de main et de regard, de corps éprouvés et de paysages à réinventer, de montage et de résistance aux flux. Sur le métier. La besogne des images.**

---

**UN OUVRAGE COLLECTIF SOUS LA DIRECTION  
DE LÉA BISMUTH AVEC MATHILDE GIRARD**

---

**LABANQUE**